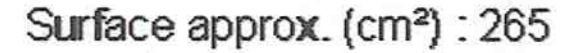


23/29 NOV 13
Hebdomadaire
OJD : 613234



Surface approx. (cm²) : 265

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TT
La Bonne Ame du Se-Tchouan
Tragi-comédie épique
Bertolt Brecht
| Mise en scène Jean Bellorini | 3h | Jusqu'au 15 décembre, Ateliers Berthier, Paris 17e | Tél. : 01 44 85 40 40.

TT
Pantagruel
Théâtre musical
Rabelais
| Mise en scène Benjamin Lazar | 1h40 | Jusqu'au 30 novembre, Athénée-Théâtre Louis-Jouvet, Paris 9e | Tél. : 01 53 05 19 19 | Puis du 14 au 18 janvier au CDDB de Lorient, et du 18 au 21 février au Théâtre des 13 vents, à Montpellier.

A 32 ans, dans un monde du théâtre quelque peu sec, Jean Bellorini garde une fibre généreusement, ambitieusement populaire. Jean Vilar et Ariane Mnouchkine ne renieraient pas celui qui donne avec chaleur aux grands textes du répertoire toutes leurs chances de parvenir au plus large public. On l'a découvert dans Hugo (*Tempête sous un crâne*, en 2010), puis dans Rabelais (*Paroles gelées*, en 2012), le voilà qui, dans une même logique de théâtre politico-poétique, teinté de lyrisme comme de philosophie, s'attelle à *La Bonne Ame du Se-Tchouan*, de Bertolt Brecht. On n'aborde plus guère aujourd'hui les fables épiques du promoteur de la distanciation : ce fameux jeu sans pathos mais avec recul et distance, censé favoriser la réflexion du public. Semblerait-il trop didactique ? Bellorini et sa talentueuse bande d'acteurs (on est heureux d'y retrouver Danielle Ajoret, Claude Evrard, Med Hondo et, dans le rôle-titre, l'épatante Karyll Elgrichi) plongent à pieds joints dans l'émotion. Et, contre tout présupposé brechtien, stimulent ainsi la réflexion. D'autant mieux qu'elle est loin d'être univoque, cette *Bonne Ame du Se-Tchouan*, composée de 1938 à 1942, alors que Brecht fuit le nazisme de Danemark en Finlande et jusqu'aux Etats-Unis. On y découvre d'abord combien les dieux peinent à trouver dans ce misérable coin de Chine une âme portée à la bonté envers ses prochains. Et quand ils la dénichent enfin via une modeste prostituée, Shen Té (les références à l'Evangile persistent...), quand ils lui donnent mission de générosité, Shen Té se trouve condamnée à se dédoubler. Pour faire face aux pauvres, aux exclus, aux oubliés, qui peu à peu l'assaillent puis l'exploitent et l'acculent à la ruine, il lui faut se métamorphoser régulièrement en manager intraitable, monsieur Shui Ta, prétendu cousin qui dirige ses affaires et rétablit l'ordre...

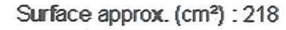


Dans *Pantagruel* Benjamin Lazar met en scène un seul – mais phénoménal – comédien : Olivier-Martin Salvan.

Pour faire le bien dans un monde où les dieux sont impuissants, quasi absents et plutôt indifférents, il faut donc se résoudre à faire le mal. Pour conjurer le mal omniprésent, adopter ses armes mêmes. Attendait-on cette pensée désabusée et paradoxale du communiste Brecht ? On ne s'étonnera pas qu'à la fin de la pièce retentisse le sinistre *« Au secours ! »* de Shen Té, abandonnée à ses responsabilités... Jean Bellorini a en effet supprimé l'épilogue, plus apaisant, comme il a réduit les trois dieux du texte à un seul, encore plus lunaire et hésitant. Dans un espace de nulle part à l'éclairage crépusculaire claquent sans fin les tabliers métalliques colorés d'espèces de garages ou de pseudo-boutiques ou logements. C'est Macha Makeïeff qui signe les costumes d'une troupe de paumés aux allures d'éternels Deschiens. Et la fable sur l'impossibilité d'être une bonne âme dans un monde voué au mal se déroule peu à peu comme une courageuse et bouleversante épopée aux accents d'un piano qui alterne Bach et Schubert, transforme la troupe en chorale entre deux scènes.

Flirtant avec le cabaret, le bastringue, la magie, le spectacle suggère les lendemains qui ne chanteront pas et des désespérances qu'on ne soupçonnait pas. Mais l'énergie à les affronter apporte ici on ne sait trop quels plaisir et joie. Comme dans ce *Pantagruel* que met en scène Benjamin Lazar avec un seul – mais phénoménal ! – comédien, Olivier Martin-Salvan, entouré de deux musiciens. Bellorini, lui aussi, avait monté Rabelais (1483-1553) et, comme Lazar, avait su nous faire entendre combien notre langue s'est nourrie de l'inventivité, de la matérialité et de la sensualité de celle du prêtre-médecin-écrivain. Et notre pensée, de son imaginaire, de sa folie, de son humanisme. Dans un espace sombre, vêtu comme un ogre de légende, et à travers une parole truculente, archaïque, voire océanique – qui suffirait déjà à faire spectacle et musique –, Olivier Martin-Salvan nous entraîne aux côtés de Pantagruel et de Panurge dans de formidables aventures. Jusqu'à réchauffer, entre autres, ces insensées paroles gelées rêvées par Rabelais. La représentation aussi, bigrement, réchauffe ●


16 RUE DU QUATRE SEPTEMBRE
75112 PARIS CEDEX 02 - 01 49 53 65 65


21 NOV 13
Quotidien Paris
OJD : 122744

Surface approx. (cm²) : 218

Brecht allégé, Brecht retrouvé

Philippe Chevilley
pchevilley@lesechos.fr

Il pleut beaucoup dans « La Bonne Ame du Se-Tchouan » de Brecht. Et sur le plateau de l'Odéon tombent des larmes de papier. Les espoirs des dieux et des hommes réduits en confettis – une pluie de théâtre pauvre et magnifique, qui fait autant de bruit qu'une averse tropicale. Jean Bellorini aborde le conte de Brecht avec sa fraîcheur habituelle : une magie de peu d'effets qui rappelle le cirque et les tréteaux. Un savoir-faire dramatique à la fois « tradi » dans sa simplicité et moderne dans son jeu direct, physique. Dès la première scène, le spectateur est agrippé : craquant François Deblock en jeune porteur d'eau tout excité d'accueillir le dieu en visite dans la pauvre province du Se-Tchouan, pour tenter d'y trouver (au moins) une bonne âme.

Cette bonne âme c'est Shen Té, la prostituée au grand cœur, qui recevra un peu d'argent pour avoir hébergé le dieu une nuit... Mais ce ne sera pas suffisant pour vivre et faire vivre les miséreux qui l'entourent. Le dieu, totalement à l'ouest, le reconnaît : il n'y connaît rien en économie. Pour s'en sortir, Shen Té devra s'inventer un double masculin, son cousin Shui Ta, sa part d'ombre, plus efficace qu'une bonne âme. Au risque d'y perdre tous ses repères, surtout quand l'amour vient mettre son grain de sel... Karyll Elgrichi se coule avec un naturel confondant dans ce double rôle épique – aussi convaincante en doux « ange des faubourgs » qu'en redoutable businesswoman, bouleversante lors de sa chute finale...

THÉÂTRE
La Bonne Âme du Se-Tchouan
de Bertolt Brecht
MS : Jean Bellorini. Paris Odéon (Berthier), jusqu'au 15 déc., puis tournée. 3 heures.

Opéra nerveux

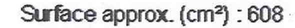
Comme en écho, certains rôles de femmes (la veuve Shin, la propriétaire Mi Tsu) sont tenus par des hommes travestis. La troupe, aiguisée, très jeune (plus quelques anciens) est l'atout maître de Jean Bellorini. Les comédiens jouent vite et clair, en mode majeur le texte retraduit (de manière très fluide et actuelle). Avec juste ce qu'il faut de distance et de dérision, ils ouvrent grand les fenêtres de la fable brechtienne, dépassant son pessimisme politique et social, pour en faire ressortir l'humanisme et la poésie.

La musique de l'orchestre et les chants furieux des acteurs – mixant Mozart, airs à la Kurt Weill, bastringue et variété – transforment la pièce (1938-1940) en opéra nerveux et rugueux (de quatre sous ou presque). Les scènes sont bien découpées en autant d'épisodes chocs d'un feuilleton universel qui dit le désastre des crises et de la misère – aujourd'hui comme hier. Brecht allégé, libéré, retrouvé... ■



Jean Bellorini aborde le conte de Brecht avec sa fraîcheur habituelle : une magie de peu d'effets qui rappelle le cirque et les tréteaux. *Photo Polo Garat - Odessa*


164 RUE AMBROISE CROIZAT
93528 SAINT DENIS CEDEX - 01 49 22 73 29


25 NOV 13
Quotidien Paris
OJD : 43517

Surface approx. (cm²) : 608

Jean Bellorini met en scène *la Bonne Âme du Se-Tchouan,* de Brecht. Dix-huit comédiens, chanteurs, danseurs rivalisent d'audace et de talent.

L'action se déroule au Se-Tchouan, quelque part dans une Chine ni tout à fait chinoise ni tout à fait européenne, on ne sait pas très bien quand, mais où le billet vert sert de monnaie d'échange. Un lieu, une ville, un quartier peuplé de déshérités, les uns plus pauvres que les autres. Chacun vit à la petite semaine, arnaquant son prochain joyeusement, sans état d'âme. Voilà qu'un dieu (Med Hondo) échoue là, en quête d'une bonne âme justement. Un dieu qui ne se fait guère d'illusions sur les humains mais qui aimerait bien remplir sa mission afin de retourner au plus vite dans son Paradis à lui, bien au chaud. Le seul à le reconnaître, c'est Wang (François Deblock), le porteur d'eau. Wang lui promet le gîte à défaut du couvert auprès de ses congénères. N'essuyant que des refus, il se tourne vers Shen Té (Karyll Elgrichi), la prostituée du quartier, qui acceptera d'héberger ce dieu un peu intrusif. Pour la remercier de sa générosité, elle reçoit 1000 dollars d'une main de dieu pas très catholique. 1000 dollars pour dispenser le bien autour d'elle. C'est un joli petit pactole, mais quand on n'a pas le mode d'emploi… Shen Té s'achète une échoppe pour vendre du tabac. Très vite, sa boutique est envahie de toutes sortes de parasites qui, ayant flairé l'aubaine, n'hésitent pas au mieux à fumer à l'œil, au pire à squatter la minuscule boutique avec femme, enfants, oncles et grand-père grabataire. Voyant ses maigres ressources fondre au soleil comme sous la pluie, Shen Té finit par s'inventer un cousin, Shui Ta, son double, le yang du yin. Dur en affaire quand elle est un panier percé intransigeant quand elle tergiverse intraitable quand elle est bonne poire.

UNE PIÈCE SAVOUREUSE

C'est fou comme le propos de Brecht, un brin désabusé, sacrément caustique mais jamais cynique, résonne avec intensité. Sa critique du capitalisme (aujourd'hui on dirait libéralisme mais c'est un peu du pareil au même, non?) celle de la religion (sans nom mais qui vaut pour toutes) et de son corollaire, la charité sa vision empirique de l'humanité qui vit de combines et de rapines en l'absence de conscience politique (sans solidarité…) sa description d'un monde globalisé avant la lettre font de cette farce joyeuse et débridée une pièce savoureuse quand on pouvait penser qu'elle serait devenue, avec le temps, poussiéreuse.

Le regard de Jean Bellorini, son adaptation, sa mise en scène témoignent d'une belle audace et d'un goût pour un théâtre qui fait feu de tout bois. Chef de troupe et chef d'orchestre, il dirige avec bonheur dix-huit comédiens qui chantent, dansent, traversent la scène de part en part avec une énergie de tous les instants, provoquant un tourbillon théâtral rondement mené. Chaque tableau chasse le précédent avec un bel enthousiasme, marquant une progression au plus près de la dramaturgie tout en se libérant de ses contraintes. Chants, chorégraphies, lumières, décors, tout concourt au plaisir des sens. Un très beau moment de théâtre.

MARIE-JOSÉ SIRACH

À l'Odéon/Ateliers Berthier jusqu'au 15 décembre. Rens. : 01 44 85 40 40. Puis en tournée jusqu'en avril 2014.

JEAN BELLORINI AU TGP

Jean Bellorini, trente-deux ans, a été nommé vendredi directeur du Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis. Avec sa compagnie Air de Lune, il a monté une adaptation des *Misérables* d'Hugo et surtout *Paroles gelées*, d'après Rabelais, prix Révélation du Syndicat de la critique dramatique en 2012.